

Prologue

Un corps flotte, ses yeux éteints levés vers le ciel menaçant. Le short en coton a foncé, les poches sont saturées d'eau. La chemise gonfle avant de se plaquer sur la poitrine inerte. La traînée de sang sur la tempe droite a disparu au contact de l'eau ; la peau est pâle, livide.

Au-dessous, la mer grouille de poissons qui filent à toute allure, se déplaçant en bancs immenses. Des taches minuscules, des planctons luminescents, tourbillonnent dans la lumière. Plus en profondeur, des prédateurs aux yeux laiteux patrouillent les fonds marins obscurs, balayés par les courants et tapissés de coraux cassés et durs.

Mais, au-dessus, il n'y a qu'un corps.

Et un voilier.

À bord, des pieds nus se déplacent sur le pont blanchi par le soleil, la peur s'insinue entre les membres de l'équipage. Il suffit de quelques minutes pour que le timbre des voix se fasse plus aigu, que les pas se précipitent, que les yeux se plissent derrière les jumelles scrutant l'horizon.

Il ne faut pas longtemps pour que le voile fragile de l'harmonie se déchire, s'envolant dans la brise. Quand une paire de mains s'empare de la barre pour virer de bord, la vérité s'éloigne déjà, bientôt hors de portée.

Aujourd'hui

Le pinceau glisse des doigts de Lana et tombe au sol en tournoyant. Il atterrit au pied du chevalet, projetant de minuscules taches de peinture acrylique bleue sur sa cheville. Lana ne baisse pas les yeux, ne remarque pas les éclaboussures de peinture autour de la petite aile tatouée sur sa cheville. Elle ne quitte pas des yeux le poste de radio posé sur le rebord de la fenêtre. Ses doigts restent en suspens, comme si elle tenait encore le pinceau contre la toile. Elle concentre toute son attention sur ce petit rectangle en métal argenté et ses câbles d'où sort la voix du journaliste.

– ... a coulé à cent milles marins au large des côtes septentrionales de la Nouvelle-Zélande. Le voilier – le *Blue* – aurait quitté les Fidji huit jours auparavant avec un équipage de cinq personnes, dont deux Néo-Zélandais. Le Centre de recherche et de sauvetage en mer de la baie des Îles a envoyé des sauveteurs sur la zone. Les garde-côtes estiment que la mer était peu agitée, avec des vents atteignant une vitesse de vingt nœuds.

Lana cligne des yeux. Comme un sol dur et desséché incapable d'absorber la pluie, elle a du mal à intégrer l'information. Elle fixe la radio de ses yeux perçants, comme pour réclamer d'autres détails, mais le présentateur est déjà passé au sujet suivant.

Elle tourne sur elle-même, porte une main à son front. Elle sent la soie légère de son foulard qui empêche ses cheveux de lui tomber sur le visage. Voilà huit mois qu'elle a quitté le voilier, la peau mate, les pieds nus, un sac à dos sur les épaules. Elle a marché sur le rivage, les yeux caves, sans jeter un regard en arrière. Elle ne pouvait pas.

Tout en se retournant, elle aperçoit son reflet dans le grand miroir adossé au mur de son appartement. Elle se regarde : son visage a blêmi et ses grands yeux verts sont écarquillés, hantés par les questions qui se bousculent dans sa tête. Kitty est-elle toujours à bord après tout ce temps ? Est-elle restée même après son départ ? Kitty aurait très bien pu retourner en Angleterre. Lana essaie de l'imaginer dans le métro londonien, un scénario à la main, ses cheveux noirs et brillants tombant sur ses épaules, ses lèvres peintes en rouge. Pourtant, elle ne parvient pas à la visualiser distinctement. Elle sait que Kitty n'a pas pu quitter le voilier, car comment aurait-elle pu rentrer chez elle après ce qui s'est passé ?

Voilà huit mois qu'elles ne se sont pas vues. Elles n'ont jamais été séparées aussi longtemps depuis la naissance de leur amitié. Lana pense aux e-mails de Kitty qu'elle n'a toujours pas lus. Au départ, ils arrivaient en masse, puis ils se sont espacés de quelques jours, d'une semaine. Lana s'est alors mise à imaginer le circuit du voilier à travers un chapelet d'îles lointaines, se demandant ce qui se passait à bord, avec qui Kitty occupait son temps. Puis, la tête trop pleine d'images, elle a cessé de lire les messages. Cessé de penser à Kitty.

Un merveilleux souvenir remonte subitement à la surface, vif comme l'éclair : Kitty et elle, alors âgées de onze ans, assises en tailleur dans sa chambre en train de tresser des bracelets de l'amitié.

– C'est le tien, avait dit Kitty en lui tendant un bracelet en fils de coton turquoise et jaunes, les couleurs préférées de Lana.

Kitty l'avait noué autour du poignet de Lana, s'aidant de ses dents pour positionner parfaitement le nœud. Quand elle

s'était écartée, Lana avait remarqué une petite traînée de gloss à la fraise sur son poignet.

À son tour, Lana avait tressé un bracelet rose et blanc pour Kitty. Puis, en collant leurs poignets l'un contre l'autre, elles avaient fait la promesse d'être « amies pour la vie ».

Lana avait porté son bracelet pendant dix-huit mois. Les couleurs avaient fini par passer, plus proches ensuite du gris sale que du turquoise et du jaune. Il s'effiloçait et s'était cassé un jour dans le bain. Après l'avoir repêché, elle l'avait fait sécher sur le porte-serviette, puis l'avait rangé dans sa boîte à souvenirs avec la photo de sa mère.

Amies pour la vie, s'étaient-elles promis.

Lana sent une vague de chaleur coupable l'envahir quand elle pense à cette promesse non tenue. Elle a coupé les ponts avec Kitty comme elle aurait rompu les amarres d'un bateau pour le laisser partir à la dérive sur l'océan.

*

Lana attend désespérément un autre bulletin d'informations. Il faut qu'elle sache exactement ce qui se passe sur l'eau, si les membres de l'équipage ont pu se réfugier sur le radeau de survie, si l'un d'eux est blessé. Mais la radio diffuse désormais un morceau de rock au tempo lent. Lana avance à grands pas vers le rebord de la fenêtre et éteint brusquement le poste.

Elle reste devant la fenêtre ouverte. Dehors, la lumière du matin est faible et brumeuse ; une brise salée entre dans la pièce. Elle se met sur la pointe des pieds et regarde la mer, au-delà de la ligne des arbres. C'est en partie pour cette raison qu'elle a accepté de louer cet appartement avec ses planchers fissurés et ses radiateurs électriques bruyants, contre lesquels elle doit se blottir au plus profond de l'hiver néo-zélandais pour se réchauffer.

À présent que l'été approche, elle apprécie les grandes fenêtres par lesquelles la lumière entre à flots. Elle a installé

son chevalet juste devant les baies pour peindre avant d'aller travailler. Elle a réussi à refaire sa vie, en quelque sorte : elle a un travail, un endroit où vivre, une vieille voiture. Ses journées ne sont certes pas remplies d'amis, de rires et de bruit comme elles l'étaient autrefois, mais peut-être est-ce préférable ainsi.

Parfois, elle pense à son père dans sa vieille maison mitoyenne en Angleterre. Il passe ses soirées seul, à faire des mots croisés ou à regarder le journal télévisé. Après l'avoir taquiné pendant des années pour sa routine tranquille, elle est consciente qu'elle mène désormais la même existence solitaire. L'ironie de la situation ne lui échappe pas. Tous les deux mois, elle lui envoie une lettre brève juste pour le rassurer et lui dire que tout va bien. Mais elle n'indique jamais son adresse. Elle n'est pas encore prête.

Lana est arrivée en Nouvelle-Zélande il y a huit mois. Quand elle est descendue de l'avion, simplement vêtue d'une robe en coton blanchie par le soleil, ses cheveux raidis par le sel tombant sur ses épaules, elle a frissonné dans l'air frais du début de l'automne. Elle n'avait qu'un sac à dos et les cinq cents dollars d'économies qui lui restaient.

Elle avait passé la première nuit dans une auberge de jeunesse d'Auckland, allongée sur une banquette, les yeux fermés, s'attendant presque à sentir le sol tanguer et vibrer au-dessous d'elle. Si quelqu'un était entré dans le dortoir, avait posé une main sur son épaule et lui avait demandé « Ça va ? Il est arrivé quelque chose ? », elle lui aurait raconté, tout raconté. Elle lui aurait parlé du sac à dos en toile, jeté par-dessus bord, dérivant dans la mer comme un corps ; de l'horizon qui se courbe et vacille quand il n'y a aucune étendue de terre pour le délimiter ; du sarong rouge jeté sur le sol de la cabine, si doux sous ses pieds ; d'un baiser dans une grotte creusée dans le calcaire ; d'une amie très proche qu'on regarde et qu'on ne reconnaît plus. Mais personne n'avait demandé. Ainsi, quand les minutes s'étaient transformées en heures et que la nuit avait passé, Lana avait refoulé

chacun de ses souvenirs au plus profond d'elle-même et en avait condamné l'accès.

À l'aube, elle s'était douchée pour enlever le sel sur sa peau, laissant l'eau couler longuement, s'émerveillant de son abondance et de son débit. Elle avait enfilé sa robe, pris son sac à dos et s'était mise à marcher. Le V en caoutchouc de ses tongs irritait sa peau entre ses orteils ; elle avait été pieds nus pendant des semaines. Elle s'était arrêtée à la terrasse d'un café et avait commandé un expresso et un petit-déjeuner. Alors qu'elle engouffrait un bagel salé aux œufs et au bacon, une voiture s'était arrêtée non loin d'elle. Il y avait un surf sur le toit et une pancarte écrite à la main sur la lunette arrière : À VENDRE. 500 \$. Lana s'était levée et avait demandé au propriétaire de la voiture, un jeune Espagnol dont le visa expirait deux jours plus tard, s'il acceptait de la lui vendre pour trois cents dollars. Il avait répondu que, si elle le déposait à l'aéroport, la voiture serait à elle.

Ensuite, elle était partie en direction du nord, sans carte, sans plan, sans personne assis à ses côtés. C'était étrange de se retrouver au volant d'une voiture après si longtemps. Chaque fois qu'elle prenait un virage, elle avait tendance à trop tourner le volant, habituée qu'elle était désormais à manipuler la barre à roue du voilier. La vitesse et la route lisse la perturbaient tellement qu'elle avait baissé toutes les vitres pour sentir le vent fouetter son visage.

Durant ce périple à travers la Nouvelle-Zélande, elle avait vu des lacs sombres et calmes, des vignobles ondoyants, des flancs de coteaux à la beauté saisissante. Puis elle était arrivée sur la côte. C'est là qu'elle s'était arrêtée, sur une piste caillouteuse surplombant une baie. Elle s'était garée face à la mer et avait regardé les vagues déferler et s'échouer sur le rivage. Quand le soleil avait décliné dans le ciel, semblant toucher la mer, elle s'était installée sur la banquette arrière, avait sorti son sac de couchage du fond de son sac à dos et s'était couchée dedans, le cou appuyé contre la portière.

Si quelqu'un lui avait demandé, « Pourquoi la Nouvelle-Zélande ? », elle aurait pu lui répondre qu'elle avait toujours rêvé de venir ici, mais ce n'aurait été qu'une partie de la vérité.

À vrai dire, Lana avait toujours su que le voilier allait finir par revenir ici, tout comme elle savait que c'était en Nouvelle-Zélande qu'*il* était né et qu'*il* avait grandi. Peut-être avait-elle attendu tous ces mois, car, en dépit de ses efforts pour oublier, elle n'était pas encore prête à renoncer au *Blue*.